

SOUVENIRS  
D'UN  
VOYAGEUR EN ASIE,

DEPUIS 1802  
JUSQU'EN 1815 INCLUSIVEMENT.

*par M. Magon de Clos-Doré*

« Et tout le fruit  
» Qu'il tira de ses longs voyages,  
» Ce fut cette leçon que donnent les sauvages :  
» Demeure en ton pays. »

LA FONTAINE. Liv. VII. Fab. XII.



PARIS,



Chez NERVEU, libraire, passage des Panoramas.

1822,

pour cela l'arrivée de nos deux éléphants qui nous suivaient par terre, et sans lesquels il n'eût point été prudent de nous mettre en marche ; ils n'arrivèrent que le second jour ; et, montés sur leur dos, nous traversâmes facilement les buissons et les longs roseaux que, sans leur secours, il ne nous eût pas été possible de franchir. Nous commençâmes par asseoir notre camp dans une petite plaine située au midi des ruines, sur le bord d'un étang. Comme la journée était déjà fort avancée, nous ajournâmes nos opérations au lendemain, et nos gens ayant allumé un grand feu, nous nous occupâmes du soin de mettre en état toutes nos armes, dans la persuasion que nous ne tarderions pas à en avoir besoin.

Au soleil couchant, W... fit l'appel de tout son monde, et donna ses ordres pour la nuit ; ceux de nos gens qui s'étaient écartés un peu, pour cueillir quelques légumes sauvages sur les bords de l'étang, nous rapportèrent qu'ils avaient vu des traces de buffles en grand nombre, mais qu'ils en avaient aussi découvert quelques-unes qui paraissaient appartenir à des rhinocéros.

Déjà les jackals commençaient à faire en-

tendre sur tous les points leurs cris discordans, auxquels ceux de plusieurs hyènes ne tardèrent point à se mêler. Bientôt l'inquiétude de nos éléphants nous apprit qu'un ennemi plus redoutable se trouvait dans notre voisinage ; nous prîmes alors le parti de tirer quelques coups de fusil, et le capitaine W.... qui, prévoyant le cas où nous nous trouvions, avait apporté plusieurs grenades, en fit lancer deux dans les broussailles, où elles éclatèrent avec un tel fracas, que l'animal féroce s'éloigna promptement.

Le soleil venait de se lever, et ses rayons n'avaient point encore dissipé le brouillard du matin, toujours fort épais sur les bords du Gange, lorsque nous nous mîmes en route pour les ruines.

Voici quel fut l'ordre et la marche que nous suivîmes.

Le capitaine W...., monté sur son gros éléphant, s'avancait le premier ; un domestique, assis près de lui dans le *hodar* (1), tenait ses

---

(1) Siège placé sur l'éléphant, et qui contient de deux à quatre personnes.

armes toutes chargées; je suivais immédiatement, et ma monture, beaucoup plus petite, n'inspirait pas une grande confiance à son vieux *cornac*, qui montra beaucoup de sang-froid durant toute l'expédition.

Après avoir franchi quelques décombres et percé d'énormes buissons, les bambous qui, comme une forêt, s'élevaient sur nos têtes, devinrent tellement épais, qu'à peine pouvions-nous distinguer les objets à dix pas devant nous. Le fracas que faisaient nos éléphants, en écartant et en brisant comme des roseaux ces bambous, hauts de plus de quarante pieds, et gros comme le poignet, était épouvantable. Malgré ces obstacles nous avançons toujours, et même assez gaîment, car aucun danger ne s'était encore présenté, lorsqu'un rugissement de l'éléphant de mon compagnon nous avertit qu'il sentait un animal féroce.<sup>9</sup> Le capitaine W..., que je ne pouvais plus apercevoir, me cria de me tenir sur mes gardes, et bientôt le bruit d'un coup de feu me fit rapprocher de lui précipitamment. Il me dit qu'il venait d'être chargé par un buffle, et que l'ayant tiré avec sa carabine dont la balle était de plus de deux onces, l'animal devait être tombé à peu de dis-

tance de nous ; l'instant d'après, nous l'entendîmes se débattre avec fureur dans le bois.

Cependant nos deux éléphants ne tardèrent pas à souffler d'une étrange manière, et le mien reculait parfois, tout effrayé de l'odeur des tigres et des panthères qui remplissent ces lieux ; cette odeur était si forte, que, nous-mêmes, nous pouvions la sentir comme dans une ménagerie.

Ensevelis dans cette forêt de bambous, la chaleur nous étouffait, et notre position n'était rien moins qu'agréable et rassurante. Je vis souvent de petits ours noirs courir devant moi ; nous eûmes de plus pour compagnie une hyène qui nous suivit en hurlant ; elle vint effrontément presque sous le nez de W... qui la jeta par terre d'un seul coup ; son éléphant la prit avec sa trompe, et la lança comme une pierre, à plus de vingt pieds par-dessus sa tête. Je voyais voler de tous côtés des paons et des coqs de bois ; mais ce n'était pas le moment de s'amuser à semblable gibier. Nous passâmes à travers un grand amas de ruines ; et plusieurs colonnes, assez bien conservées, me fournirent l'occasion de mettre pied à terre, afin de les mieux observer. J'étais occupé à arracher des

lianes qui couvraient une pierre grisâtre, sur laquelle étaient encore tracées quelques figures, lorsque mon cornac me cria de remonter bien vite, pour courir au secours de W... Plusieurs coups de feu et les rugissemens de son éléphant qui semblait furieux, m'indiquaient assez de quel côté je devais diriger mes pas. J'arrivai près de lui au moment où il venait de repousser l'attaque d'un grand tigre rayé, qui, blessé d'un premier coup, n'en était que plus enragé, et l'avait chargé deux fois. C'est alors qu'il me dit que nous ne devions plus songer à pousser plus loin notre entreprise, et que même il était temps de songer à la retraite, qui ne serait peut-être pas sans danger.

« Je crains peu les tigres, ajouta-t-il, mais je viens de voir passer un rhinocéros, capable d'éventrer mon éléphant. »

Il parlait encore, quand le tigre se montra derechef; sa vue troubla mon petit éléphant de telle sorte, que, ne sachant plus ce qu'il faisait, il fut sur le point de m'écraser, en reculant parmi les bambous; et durant quelques instans, la peur qu'il ressentait, rendait inutile tout moyen de le gouverner. J'avais affaire heureusement à un brave cornac qui parvint à le ras-



surer à force de coups sur les oreilles, de menaces et de prières.

« Courage, mon enfant, lui criait-il, montre » du cœur, et ne te déshonore pas comme un » lâche. »

L'animal parut sensible à cette harangue, et revint, tête baissée, se placer auprès de son gros compagnon, qui faisait toujours bonne contenance; il tenait sa trompe roulée sous ses défenses, pour en frapper le tigre, s'il avait l'audace de l'approcher; il l'avait déjà fait sauter en l'air d'un coup qu'il lui avait porté de cette façon; et s'il était parvenu à mettre un pied sur l'animal féroce, en un instant il l'eût étouffé; mais le maudit tigre, en dépit d'une assez forte blessure, n'avait rien perdu de son agilité; aussi ne s'y laissa-t-il pas prendre. Je le vis un moment couché à plat-ventre, caché plus d'à moitié par de longues herbes; mais une balle qui l'atteignit enfin le fit pour jamais disparaître à nos yeux.

Nous commençâmes, non sans peine, à revenir sur nos pas, et toujours tourmentés de la crainte d'être chargés par les rhinocéros, que nous entendîmes plus d'une fois mugir assez près de nous; mais enfin nous en fûmes quittes

pour la peur, et nous regagnâmes le pays découvert dans un état difficile à dépeindre; nous étions couverts de sueur et de poussière, et les épines ainsi que les bambous avaient mis nos habits en lambeaux. Ce fut dans cet équipage que nous arrivâmes à notre camp, où nos gens étaient occupés à dépecer un cerf qu'un d'eux venait de tuer; ils avaient, dans notre absence, fait meilleure chasse que nous; car ils nous présentèrent plusieurs paons, des coqs et des perdrix, en ajoutant que la campagne était couverte de gibier; mais qu'en revanche on voyait de tous côtés la trace des tigres et des buffles.

Après avoir passé quelque temps près de Gur, sans oser nous engager davantage au milieu de ses ruines, nous les quittâmes sans regret, pour retourner vers un canton moins sauvage.

---



---

## SACRIFICES

DES

FEMMES BRAMINES.

---

On croit assez généralement en Europe que l'ancien usage où sont les femmes Bramines de se brûler sur le corps de leurs époux est aboli; c'est une erreur. Les Indous ne renoncent pas aussi facilement que nous à leurs anciens préjugés; dès que le temps les a consacrés, loin de les déraciner, il ne fait qu'ajouter chaque jour à la vénération qu'on leur porte, et tous les obstacles que, sous le règne du fanatique Aureng-Zeb, les Musulmans opposèrent à cette coutume qu'ils voyaient avec horreur, ne purent jamais la détruire. Pour les Anglais, ils ferment aujourd'hui les yeux sur ces sacrifices barbares, et disent pour motiver leur indifférence à cet égard que, d'après le système de gouvernement établi par la compagnie des Indes, il ne leur est pas permis d'en troubler